

« Hans-Georg Gadamer, 1900-2002. La mort d'un grand philosophe », in *Le Devoir*, 16 mars 2002; repris dans *Symposium* 6 (2002), 5-6.

## **Hans-Georg Gadamer, le Socrate de l'herméneutique**

Jean GRONDIN

Professeur au Département de philosophie de l'Université de Montréal  
Élève et traducteur de Gadamer, il a fait paraître une *Introduction à Hans-Georg Gadamer* (Cerf, 1999) et une biographie intellectuelle de Gadamer en allemand en 1999, qui paraîtra en anglais (Yale UP) l'an prochain

Hans-Georg Gadamer s'est éteint à Heidelberg le soir du 13 mars 2002, à l'âge mathusalémien de 102 ans. Depuis la mort de son maître Martin Heidegger en 1976, il était, de très loin, le plus grand philosophe de l'Allemagne. Tout un honneur, et toute une responsabilité pour une nation et une culture qui se définit d'abord par ses philosophes et ses poètes. C'est, en effet, lui qui prolongeait la lignée des Leibniz, Kant, Hegel, Nietzsche, Husserl et Heidegger. Tout le monde en Allemagne le reconnaissait (même ses adversaires!) et savait gré à Gadamer d'avoir su poursuivre, mais avec une humilité et une ouverture nouvelles, cette tradition, malgré l'ombre terrible que le nazisme avait fait planer sur la culture allemande. Lors des cérémonies qui ont souligné son centenaire le 11 février 2000, c'est le Président de l'Allemagne, Johannes Rau, et le Premier Ministre du Baden-Württemberg, Erwin Teufel (un averse lecteur et un véritable « *fan* » de Gadamer), qui ont prononcé les discours d'hommage, devant à peu près tous les grands philosophes du monde entier qui s'étaient rassemblés pour l'occasion, comme Paul Ricoeur, Jürgen Habermas, Karl-Otto Apel, Gianni Vattimo et Richard Rorty, tous très fiers de se dire des élèves de Gadamer.

Son œuvre, qui a puissamment marqué tous les champs du savoir, de la culture et de la vie publique, restera associée au terme

d'« herméneutique », qui n'était pas très connu avant Gadamer, voire pas du tout. Depuis, il est devenu incontournable. Autrefois, il ne servait qu'à désigner la méthodologie des sciences de l'interprétation, c'est-à-dire la théorie des règles et des méthodes qu'il faut suivre lorsque l'on interprète des textes ou des événements historiques. L'herméneutique devait alors fonder la prétention des sciences de l'homme à l'objectivité, méthodologie sans laquelle, pensait-on, les *humaniora* ne seraient que de simples exercices de bavardage, indignes du titre de science. Fort bien, disait Gadamer, mais lorsque l'on interprète des textes, se contente-t-on simplement de suivre des méthodes? La vérité - que l'on éprouve, que l'on découvre en lisant, par exemple, Sophocle, Mozart ou Riopelle - dépend-elle exclusivement de la rigueur des méthodes que l'on applique? C'est cette question, toute simple, mais révolutionnaire, qu'il posait dans son chef-d'œuvre *Vérité et méthode* (1960), qui fut l'ouvrage le plus marquant de la pensée allemande après la guerre. Le titre a suscité bien des malentendus. On a parfois pensé que Gadamer s'élevait « contre » la méthode, à l'instar de Paul Feyerabend, qui avait écrit, lui, un livre *Against Method* en 1973. Humaniste jusqu'à la moelle, Gadamer veut seulement rappeler que la méthode ne suffit pas vraiment si l'on veut décrire l'expérience de vérité qui est celle des sciences humaines et, en un sens plus large encore, celle de notre compréhension du monde et de nous-mêmes. Comprendre, enseignait Gadamer, ce n'est pas seulement, dominer, maîtriser et produire des « résultats » vérifiables qui soient indépendants de l'observateur (comme le commande l'*ethos* de la science moderne), c'est plutôt être pris par une interrogation et entrer dans un dialogue. L'interprète, de même que l'individu qui agit moralement, ne se trouve pas en face de « données » qu'il se contenterait d'observer ou de mesurer, comme s'il se tenait à une souveraine distance des contenus qu'il comprend. Interpellé, il est, au contraire, toujours concerné, transformé et formé par le « sens » qui l'entraîne, un peu comme le fait un roman ou une oeuvre musicale. Ses « données » sont toujours parlantes et sollicitent une réponse, que l'on appelle une interprétation. C'est cet art socratique du dialogue qu'enseignait et pratiquait passionnément Gadamer.

Si la compréhension n'est pas vraiment une « maîtrise », elle peut se tromper et toujours apprendre. Gadamer aimait citer le mot de Leibniz, « j'approuve à peu près tout ce que je lis », parce que l'on peut effectivement trouver des raisons, des vérités derrière tous les points de vue, avec ou sans méthode, et ainsi élargir ses horizons. Il a souvent dit que l'âme de son herméneutique consistait seulement à reconnaître que c'était peut-être l'autre qui avait raison. Même s'il était un prodigieux styliste, il détestait écrire, pensant qu'il n'avait pas lui-même de doctrine à enseigner, sinon celle du dialogue. Il ne ratait jamais une occasion de dialoguer et d'apprendre d'autrui. Au début de mars, il devait assister à Heidelberg à un petit colloque sur l'herméneutique, l'esthétique et les sciences cognitives qui voulait saluer son 102<sup>e</sup> anniversaire. Il n'y était pas. J'ai tout de suite compris qu'il devait se porter atrocement mal (il y a quelques mois à peine, je l'avais encore vu discuter pendant six heures avec un groupe de jeunes lycéens, qui l'avaient invité et qui étaient, à la fin, tous beaucoup plus fatigués que lui!). Une petite visite a confirmé mes pires appréhensions. Mais il conservait toute sa tendre lucidité, parlant de Heidegger, s'informant du colloque : ah! disait-il, comme pour se retirer à la fin d'un Banquet, c'est maintenant à une nouvelle génération de jouer. Elle lui doit tout, le sens de la tradition, de l'écoute et la transcendance de soi. Adieu! cher Maître, merci d'avoir été là pendant si longtemps. La philosophie, l'Allemagne et le monde contemporain en avaient grand besoin.